

LE PAVILLON DU RATODROME

PROMENADE ABÉCÉDAIRE

AVEC

GUSTAVE LE ROUGE ET BLAISE CENDRARS

(DEUXIÈME PARTIE)

PAR

HENRI BORDILLON

En 1945, dans L'Homme foudroyé, Blaise Cendrars évoque de manière saisissante le romancier populaire Gustave Le Rouge. Il en complète le portrait en 1948, dans Bourlinguer.

Les deux hommes se seraient rencontrés en 1907. Celui qui s'appelle encore Frédéric Sauser, à la veille de ses vingt ans, courtise Antoinette; tous deux font la connaissance de Le Rouge dans la « zone » de Saint-Ouen, où le romancier populaire partage avec Marthe, sa compagne, un pavillon dans le lotissement du Ratodrome.

Nous avons confronté ce que nous savons aujourd'hui de Gustave Le Rouge avec le texte de Cendrars. Nos vingt-six notules sont comme les pièces d'un puzzle; la conclusion, s'il y en a une, viendra en son temps. Le lecteur ne perd rien pour attendre.

Sigles utilisés dans les notes :

- A : Guillaume Apollinaire, *Alcools*, suivi de *Le Bestiaire* et de *Vitam impendere amori*, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », n° 10, 1966, 192 p.
- ATS : Albert t'Serstevens, *L'Homme que fut Blaise Cendrars*, Denoël, 1972, 233 p.
- CFL : Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, 15 volumes, Le Club français du livre, 1968-1971.
- CFL-IS : Blaise Cendrars, *Inédits secrets*, tome paru en supplément aux *Œuvres complètes*, Le Club français du livre, 1969, 432 p.
- F : Souvestre (P.) et Allain (M.), *Fantômas*, édition établie et préfacée par Francis Lacassin, 3 volumes, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1987-1988.
- GLR1 : Gustave Le Rouge, *Le Mystérieux Docteur Cornélius* [...], édition établie par Francis Lacassin, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1986, 1325 p.
- GLR2 : Gustave Le Rouge, *L'Amérique des dollars et du crime*, édition établie par Francis Lacassin, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, 1168 p.
- JT : Jean Cabanel [pseudonyme de Jean Texcier], « Gustave Le Rouge », *Tryp-tique*, n° 15, février 1928, p. 3-8.
- RD : Roger Dévigne, « Un Ermite du roman-feuilleton, Gustave Le Rouge », dans *L'Ami du Lettré 1926*, Bernard Grasset, 1925, p. 167-169.
- TADA : Blaise Cendrars, « Tout autour d'aujourd'hui », nouvelle édition des *Œuvres complètes*, sous la direction de Claude Leroy, Denoël, 2001-2005 (12 volumes parus à ce jour).
- VD : Gustave Le Rouge, *Verlainiens et décadents*, préface de Francis Lacassin, Julliard, 1993, 263 p.

N. B. : LES NOTULES PRÉCÉDENTES SONT À LIRE DANS LE NUMÉRO DE JUILLET 2006.

Kodak

En 1939, dans les dernières pages de *L'Assassin habite au 21*, Stanislas-André Steeman lance un défi à ses lecteurs. Avant de leur dévoiler le fin mot de l'histoire, il leur indique que, sur le modèle d'auteurs anglo-saxons, il va leur livrer de nouveaux indices : le récit d'une partie de bridge leur laisse une dernière chance de résoudre eux-mêmes l'énigme.

Dans *L'Homme foudroyé*, Blaise Cendrars paraît se livrer deux fois à un jeu de cette sorte. Le premier défi lancé « aux chercheurs et aux curieux » se trouve dans *Le Vieux-Port*. Tandis qu'il séjourne à La Redonne, en 1927, Cendrars paraît en panne d'inspiration. Du *Plan de l'Aiguille*, seules quelques phrases du dernier chapitre sont écrites. André Gaillard, un poète et ami, lorsqu'il lui rend visite et le trouve absent, ne manque pas de lui signaler son passage en allongeant le texte inachevé de phrases de son cru, et Cendrars affirme

qu'il n'a jamais supprimé celles-ci de son livre : « [...] elles furent publiées, royées dans mon texte, quand mon roman parut en librairie, en 1929¹ ». Faute de manuscrit, on n'a pu identifier le passage concerné ; il doit logiquement se situer dans *Port Déception*. C'est peut-être l'écho amusé du dialogue entre les deux poètes qu'on retrouve dans les propos étranges échangés par Dan Yak et son indienne, chaque fois suivis de leur « traduction ».

L'autre défi « aux chercheurs et aux curieux » a été relevé dès 1965, et l'affaire est entendue. Dans le fragment numéro 3 des *Rhapsodies gitanes*, Cendrars raconte que, pour convaincre Le Rouge que celui-ci était lui aussi un poète, il lui montre des poèmes « taillés à coups de ciseaux dans l'un de ses ouvrages en prose² ». Les travaux de Francis Lacassin, qui firent date, démontrèrent qu'il s'agissait de *Kodak* et du *Mystérieux Docteur Cornélius*.

Un mystère, fût-il élucidé, peut en cacher un autre. Ainsi, Cendrars explique qu'après avoir convaincu Le Rouge, ils vont boire ensemble du champagne chez Francis. Au-dessus de la tête du romancier populaire, profondément troublé par ce qu'il venait d'apprendre, « une affiche annonçant le spectacle que l'on donnait à côté, à la Comédie des Champs-Élysées, portait en capitales grasses : *Je suis trop grand pour moi*, le titre de la pièce de Jean Sarment qui faisait courir tout Paris [...] »³. Annoncée dès septembre 1923, la pièce fut jouée, en fait, à la Comédie-Française à partir du

26 mars 1924. Elle connut effectivement un gros succès ; Pierre Bertin, ami de Cendrars, y tenait l'un des principaux rôles. *Je suis trop grand pour moi* parut dans l'*Illustration théâtrale* du 3 mai puis en volume début juin⁴, peu avant qu'elle ne quitte l'affiche.

Tout se passe comme si Cendrars avait voulu souligner par cette référence la période du premier semestre de 1924, tendant ainsi la perche pour qu'on puisse aisément identifier *Kodak* comme le recueil fabriqué à partir de textes de Le Rouge. Du coup, il paraît étonnant qu'il ait fallu attendre vingt ans pour relever le défi lancé ! Mais ce délai ne participe-t-il pas d'une implacable démonstration ? Bien que *Le Mystérieux Docteur Cornélius* ait été le roman le plus connu et le plus lu de Le Rouge, il n'a pas été reconnu dans *Kodak* parce que Le Rouge lui-même n'était pas reconnu, littérateur populaire hors de « la littérature avec un grand "L", ce rêve de tous les feuilletonistes et de milliers et de milliers de journalistes⁵ ». En ce sens, le titre de la pièce de Jean Sarment est symboliquement cruel, et le romancier, « timide handi-capé », rapetissé encore plus...

Il y a mieux : pendant toute la durée des représentations de la pièce de Jean Sarment à la Comédie-Française, Blaise Cendrars n'est pas en France ! Lorsqu'il revient du Brésil, après la mi-août 1924, la pièce est depuis des semaines retirée de l'affiche. La scène qu'il décrit dans *L'Homme foudroyé* n'a donc pas pu avoir lieu à l'époque indiquée. Que faut-il en conclure ? Peut-être que Cendrars,

évoquant « le polygraphe vieillissant [qui] voyait son ambition se réaliser d'être enfin pris au sérieux [...], les *Nouvelles littéraires* lui ouvrant ses colonnes en première page⁶ », plaque sur des scènes de 1928, moment de la parution de *Verlainiens et décadents*, des éléments datant de quatre années auparavant... On serait alors tenté de considérer que, même si Cendrars connaît Le Rouge et son œuvre en 1924, faisant à l'insu de celui-ci des collages poétiques à partir des romans de ce dernier, il n'y eut de relations réellement amicales entre les deux écrivains qu'à partir des années 1927 ou 1928, ce que tendraient du reste à conforter les dédicaces à Cendrars qu'on connaît. De cette époque pourrait dater la scène où Cendrars révèle à Le Rouge les secrets de *Kodak*. Mais on voit mal que ce dernier ait pu en être accablé. Dans *Verlainiens et décadents*, il rappelle comment Verlaine, dès 1890, l'avait « sacré » poète. Et dans cette perspective, la publication de *Derelecta*, en 1930, ce petit recueil de dix sonnets anciens de Le Rouge, pourrait être la réponse du berger à la bergère.

1. TADA5, p. 128. 2. *Id.*, p. 186. 3. *Id.*, p. 187. 4. L'achevé d'imprimer du volume date des derniers jours de mai 1924.
5. TADA5, p. 186. 6. *Ibid.*

Léautaud
 Dans *L'Homme foudroyé*, Cendrars établit par deux fois un rapprochement entre Gustave Le Rouge et Paul Léautaud : on ne les « présente » pas

plus l'un que l'autre¹ ; *Les Nouvelles littéraires* ouvrent leurs colonnes « en première page » à l'un comme à l'autre².

Ce rapprochement peut surprendre, d'autant qu'il semble doublement inexact. Au moment où paraît *L'Homme foudroyé*, Gustave Le Rouge est décédé depuis huit ans, déjà oublié ; Paul Léautaud est bien vivant, lui, et occupe une place à part, mais enviable, dans le monde des lettres. On suit avec attention la publication d'extraits de son *Journal* dans les revues. (L'unique passage que Léautaud consacre à Le Rouge, à la date du 11 juin 1928, est encore inédit en 1945.)

Par ailleurs, et autant qu'on sache, aucun numéro des *Nouvelles littéraires* n'affiche en première page un texte de l'un ou de l'autre. On notera toutefois



Gustave Le Rouge par Jean Texcier.
Les Nouvelles littéraires, 10 septembre 1927.

qu'un beau portrait au trait de Le Rouge, dû à Jean Texcier, figure en bas de la première page du numéro du 10 septembre 1927 de cet hebdomadaire, précédant un



vie durant avoir été à la traîne de l'école symboliste et comme tenu en marge du *Mercur de France*⁵ ? A l'inverse, Paul Léautaud fréquentait quasi-quotidiennement Gourmont dans les bureaux du *Mercur*, dont il fut comme la cheville ouvrière durant des décennies.

Du coup, on peut se demander si, pour une fois, Cendrars ne se solidarise pas avec Le Rouge en enviant, sans le dire, Guillaume Apollinaire dont les poèmes furent publiés dans le *Mercur de France*, notamment la *Chanson du mal-aimé*, en 1909, dont le dédicataire est Paul Léautaud...

1. TADA5, p. 178. 2. *Id.*, p. 186. 3. IS, p. 286.
4. *Mercur de France*, 16 janvier 1913, p. 357. 5. TADA5, p. 186.

long article d'Henri Casanova célébrant le romancier populaire. Cendrars put en avoir connaissance.

Que Cendrars rapproche Le Rouge et Léautaud tient sans doute plus au *Mercur de France* qu'aux *Nouvelles littéraires*. Cendrars, à vingt-cinq ans, crut qu'il allait y être publié, ainsi que nous le comprenons à la lecture d'une de ses lettres³. A la date du 16 janvier 1913, annoncée à son correspondant, ne parut aucun poème dans la revue de Vallette, mais trois lignes de Georges Duhamel, signalant *Les Pâques*, et rapprochant ce poème de Paul Claudel et de Francis Jammes⁴! Cendrars parle-t-il de Le Rouge ou de lui lorsqu'il écrit que le romancier populaire lui paraît « toute sa

Marthe Textes et légendes s'entrecroisent tant, en matière de saints, que le poète peut jouer comme impunément avec ses sources, et les recomposer en donnant le plus libre cours à sa fantaisie. Ainsi de Lazare, dont l'image traverse *Bourlinguer* comme *L'Homme foudroyé*.

Le Grant calendrier et compost des bergiers, édité à la fin du xv^e siècle chez Nicolas Le Rouge, à Troyes, indique que Lazare est fêté le 17 décembre avec sa sœur Marthe. Son autre sœur, Marie-Madeleine, préoccupa longtemps Cendrars, qui envisageait de lui consacrer un livre : *La Carissima*. C'est en retardant ce projet, finalement abandonné, que Cendrars se lança dans sa tétralogie autobiographique.

La tradition catholique paraît distinguer deux Lazare : un lépreux et celui que le Christ ressuscita au quatrième jour de sa mort. Marthe était une ménagère accomplie – ce qui lui vaut d'être la sainte patronne des femmes de ménage... Sa sœur Marie-Madeleine, « la pécheresse », fut convertie par le Christ, qui affirma qu'il « lui serait beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé ». D'après d'anciennes traditions, que cherche à synthétiser *La Légende dorée* du bienheureux Jacques de Voragine, le frère et les deux sœurs débarquèrent plus tard en Provence, qu'ils évangélisèrent. Lazare aurait été le premier évêque de Marseille, où l'on vénère sa relique capitale; Marie-Madeleine se serait retirée à proximité d'Aix, dans la grotte de la Sainte-Beaume; quant à Marthe, parcourant la Provence, elle aurait terrassé un dragon à Tarascon.

Mêlant l'Écriture sainte et la légende, et sans vraiment distinguer les deux Lazare, Cendrars use abondamment de ces différentes sources dans ses écrits autobiographiques. Dans *Le Vieux-Port*, il nous rapporte qu'il séjourne à Marseille pour tourner un film sur Lazare. La figure du lépreux hante *Gênes*, et la lèpre est associée à ceux dont le visage est dévoré par un lupus : Remy de Gourmont, notamment...

Cela dit, saint Lazare n'est pas seulement un personnage : il prend corps dans le paysage de Paris. De fait, en 1907, date supposée de la rencontre entre Le Rouge et Cendrars, c'est le nom de la prison des femmes « pécheresses »,

chantée par Bruant; c'est aussi le nom de la gare où arrivent les trains de Normandie, et du quartier qui l'entoure. Au 136, rue Saint-Lazare, se trouvait « The Criterion », café fréquenté par Apollinaire lorsqu'il prenait le train pour le Vésinet, et lieu de rendez-vous de Cendrars et Sawo, où commencent et finissent les *Rhapsodies gitanes*.

Il semble bien que Marthe, la compagne de Le Rouge, tient largement autant de l'*Evangile* ou de *La Légende dorée* que de la Marthe de Villon. Comme celle de la tradition chrétienne, elle entretient en bonne ménagère le petit pavillon de Saint-Ouen, et elle finit par terrasser son dragon de mari, en le quittant pour Antoinette. Quant à son ascendance gitane, elle trouve sa source, sans doute, dans les légendes qui font débarquer Marthe avec son frère et sa sœur, et Sara, aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Devant une telle construction syncrétique, rapprocher le personnage de Marthe des épouses réelles de Gustave Le Rouge n'a guère de sens. On a dit trop vite que Cendrars faisait de Marthe une synthèse des deux épouses du romancier populaire. Si l'idée peut séduire, il n'empêche qu'Henriette Juliette Torri, née à Marseille en 1874, n'était pas gitane, autant qu'on sache! Et à supposer même que la date du printemps 1907 donnée pour la rencontre entre les deux écrivains ait la moindre réalité, jamais Cendrars n'aurait pu connaître Henriette, l'ancien modèle de Bourdelle : elle mourut en avril 1907... Quant à Françoise, la seconde épouse de Le Rouge,

il est assuré que Cendrars la connut, mais elle ne ressemble en rien à Marthe : originaire de la petite bourgeoisie commerçante de Paris, mariée au romancier populaire à près de quarante ans, Françoise fut la discrétion même. La seule fantaisie qu'on lui connaisse, rapportée par Raymone : au cours d'une soirée où le couple Le Rouge avait invité Cendrars et sa compagne, Françoise aurait proposé à ses invités de leur tirer les cartes (« Je vais vous faire les tarots¹ »), ce qui effraya le poète : « Blaise avait très peur des cartes² »...

1. GLRI, p. 1287. 2. *Ibid.*

N^oire (*La Vénus*)

D'après son très personnel « comput », c'est en octobre 1923 que commence la septième année de la « vie d'homme » de Blaise Cendrars. Cette date paraît coïncider avec l'époque de la fabrication des « charlots » désarticulés de Fernand Léger, qui apparaissent pour la première fois, au début de 1924, dans son film : *Le Ballet mécanique*, où ils ouvrent et ferment l'œuvre. Il reste assuré que ces événements sont postérieurs de près de deux ans au retour de Cendrars de Rome, où il a tourné « un grand film : *La Vénus noire* avec Dourga, la danseuse hindoue de l'Opéra-Comique¹ », et d'où il serait revenu ruiné.

Dans une lettre du 5 décembre 1921, envoyée de Rome à Franz Hellens², Blaise Cendrars indique que son retour à Paris est retardé d'un mois, et il ajoute :

« J'espère que vous avez encore reçu mon paquet à temps. La suite part demain », ce qui ne peut que faire allusion au manuscrit de *La Perle fiévreuse*, le scénario du film *La Vénus noire*, que Franz Hellens publia en quatre livraisons, entre novembre 1921 et juin 1922, dans sa revue : *Signaux de France et de Belgique*³.

Dans ce texte qui manifeste – ou affiche – une réelle connaissance du langage technique du cinéma, le personnage de Rougha, danseuse ramenée des Indes par Lord Wotton, occupe une place centrale. Cendrars nous dit qu'il était joué, dans le film, par la danseuse Dourga. Mais nul ne sait si une « danseuse hindoue de l'Opéra-Comique » a réellement porté ce nom. En tout cas, il est curieux de noter que Dourga est le nom d'une déesse du panthéon hindou. Sans trop sacrifier aux détails, on peut noter que cette déesse fut l'épouse de Shiva et qu'elle est connue aussi sous les noms de Pavarti ou de Kali. Généralement représentée sous la forme d'une femme noire et nue, à six bras, elle personnifie la luxure et, surtout, le meurtre et le sang. On comprend mieux ainsi le sens du personnage de Rougha dans le texte de Cendrars, et le fait que, symboliquement, l'image de Shiva, l'époux de Kali et la personnification de la Destruction, ouvre et termine ce film, dont toutes les copies auraient été détruites...

Autre fait notable : *La Perle fiévreuse*, dont le titre paraît proche de celui du seizième épisode du *Mystérieux Docteur Cornélius* (*La Tour fiévreuse*), est le premier texte de Cendrars qui mette

Gustave Le Rouge en scène. Celui-ci y apparaît comme l'un des sept détectives de Max Trick, chargés de l'enquête sur la disparition de Miss Ethel et de Rougha. Si les détectives apparaissent tous comme des fantoches, on doit remarquer que Gustave Lerouge – comme l'orthographe Cendrars – se singularise par sa violence et sa manière de terroriser. Ainsi, à peine arrivé sur les lieux, Lerouge « agrippe Amadou », le jeune noir, et la séquence 162 indique : « Très gros plan de Gustave Lerouge menaçant qui lui dit de sa plus grosse voix : “Je suis Lerouge, moi, Gustave Lerouge et je vais te faire causer” ». Max Trick, qui assiste à la scène, sourit et commente : « Il est entre de bonnes mains, celui-là⁴ ». Lerouge continuera à terroriser Amadou jusqu'à la fin. Lorsque le détective revient enquêter chez Lord Wotton, vers la fin du film, le jeune noir « se sauve épouvanté en le reconnaissant⁵ ».

Au moment où Cendrars publie *La Perle fiévreuse*, connaissait-il Le Rouge ? C'est fort probable, mais il paraît assuré que leurs relations n'ont pas alors le caractère amical qu'elles auront acquis en 1928. Par ailleurs, il est troublant de constater que cette première apparition de Le Rouge sous la plume de Cendrars insiste sur la peur qu'engendre la personne même du romancier populaire. C'est en des termes très proches, finalement, qu'il nous est présenté dans *L'Homme foudroyé* : « Il était pour tout de bon LE ROUGE chez lui, un tyran, un maniaque, rouge sang », et Cendrars ajoute aussitôt : « Il faisait peur. / Et pre-

nait plaisir à faire peur. / A se faire peur...⁶ »

Cette image que nous donne Cendrars de Gustave Le Rouge, dès *La Vénus noire*, surprend d'autant plus que tous les témoins insistent, à l'inverse, sur la timidité du romancier populaire. Mais Cendrars a comme balayé par avance cette objection en indiquant que, sous cette timidité, il y avait un formidable orgueil. Finalement, ce qui pouvait effrayer chez Le Rouge, n'est-ce pas ce que notait déjà son premier médecin, Joseph Noé : « Je n'ai jamais vu une imagination aussi chaude, une raison aussi froide⁷ » ?

1. TADA5, p. 172.
2. *Feuilles de route*, n° 41, été 2003, p. 25.
3. Cendrars signa le contrat d'édition pour *La Perle fiévreuse* le 10 août 1921 (*Catalogue du Fonds Cendrars*, La Baconnière éd.).
4. CFL2, p. 88.
5. *Id.*, p. 112.
6. TADA5, p. 184.
7. Maurice Letellier, « Gustave Le Rouge », *Revue de l'Avranchin*, 2^e trimestre 1939, p. 717.

Ors

Le Rouge comme Cendrars ont intitulé *L'Or* une de leurs œuvres. Si le roman de Cendrars est célèbre, permettant à celui-ci d'entrevoir ce que pouvait être la richesse, la « pantomime » de Gustave Le Rouge portant ce titre ne nous est connue que parce que son auteur veut bien la faire figurer, en juillet 1909, dans la liste de ses œuvres¹. Y a-t-il un lien entre cette pantomime et la pièce de théâtre, portant le même titre,



Gustave Le Rouge, circa 1931.

qu'annonce la *Revue d'un Passant* en 1895, mais qu'elle attribue au poète Paul Gabillard, au demeurant un proche de Le Rouge? On n'en saura peut-être jamais rien. Il paraît pourtant probable que la pantomime *L'Or* n'apporta jamais quelque argent à Le Rouge.

De fait, c'est sur ce terrain des ressources, du train de vie et du rapport à l'argent, que le portrait de Le Rouge tracé par Cendrars dans *L'Homme foudroyé* paraît le moins contestable. Tandis que le poète oscilla entre la misère noire et l'aisance, sachant afficher un dédain de l'argent mais trouver au besoin des mécènes, le romancier populaire, artisan de la plume, revendiquant haut et fort

qu'il ne tirait ses ressources que de son travail littéraire, paraît avoir souvent – en effet – « vécu dans la gêne² ». Si les contrats signés pour obtenir les 400 francs d'une armoire à glace relèvent de la légende, il est assuré que Le Rouge mit très tôt en place une subtile stratégie de rééditions où ses romans reparaissaient, à cadence régulière, sous un autre titre et chez un autre éditeur, ornés de l'imparable formule : « roman inédit ». De plus, sa correspondance avec la Société des gens de lettres se résume presque à des demandes de « prêts d'honneur », pour finir le mois ou l'année – ce qui ne lui est, du reste, pas toujours accordé!

Dans *L'Homme foudroyé*, Cendrars laisse entendre que l'argent favorise la mésentente entre Marthe et le romancier populaire. Outre que Cendrars ne connut pas la première épouse de Le Rouge, innocente de toute fortune, semble-t-il, Françoise, la seconde épouse, qu'il connut, était de la bourgeoisie commerçante parisienne, – ni plus ni moins. Un détail que note Cendrars mérite d'être exploré. Il écrit que Le Rouge touchait une « petite rente³ ». De fait, en 1923, Le Rouge devint propriétaire d'un petit pavillon à Saint-Maur, 3, place des Marronniers. Il le louait, et s'il ne semble jamais y avoir eu un pied-à-terre, il jouait au propriétaire : dans une notice qu'il donne à l'*Annuaire des contemporains*, quatre ans avant sa mort, il affiche à côté de son adresse parisienne, 46, rue Lacroix, cette adresse de Saint-Maur! Il est plus que probable que Cendrars en connut l'existence, et son

imagination transporta le pavillon de Saint-Maur dans la zone de Saint-Ouen, plus à même de correspondre à l'image misérable qu'il entendait donner du romancier populaire.

1. *Le Prisonnier de la planète Mars*, Méricant. 2. TADA5, p. 207. 3. *Ibid.*

P*i-hi*
 Parmi les images convenues de la Chine que Cendrars évoque devant Gourmont, sur les quais de la Seine, en 1907, il y a celle-ci, bien étrange : « des gramophones remplaçant les rossignols dans les volières et faisant danser le pi-hi¹ ». Une note de Cendrars éclaire le dernier mot : « danse lascive entre femmes² ». Faut-il y voir quelque allusion aux singulières relations de Gourmont avec Nathalie C. Barney? C'est possible : les mœurs de l'Amazone sont connues, – mais Gourmont ne la rencontra qu'après 1907. Il peut également y être fait allusion aux amours de Marthe et d'Antoinette. Un passage de *L'Homme foudroyé* montre que Cendrars met en relation plusieurs hommes de lettres (Schwob, Gourmont et Le Rouge) dont les égéries ou les compagnes étaient attirées par les femmes³.

Il reste que le mot « pi-hi » évoque d'abord deux vers de *Zone*, de Guillaume Apollinaire :

« De Chine sont venus les pihis longs et souples
 Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par
 [couples] ».

Ce mystérieux oiseau, qui réapparaît dans *Fenêtres (Calligrammes)* vient peut-être autant de Normandie que de Chine. En effet, dans *Un Prêtre marié* (chap. 9), Barbey d'Aurevilly parle du « pi-vi », nom dialectal du pivert, et lui consacre une longue note où il explique qu'il « est nommé ainsi, du cri qu'il pousse, par les paysans de Normandie ». Il précise qu'on le lâche « l'aile coupée dans les jardins du Cotentin, où il vit très bien et dont il est l'ornement ».

Du coup, confortée par une référence cachée à Apollinaire, la Chine du « pi-hi » paraît se superposer à la Normandie du Connétable des lettres, dont Gourmont et Le Rouge écrivirent tous deux. Cendrars, du reste, renvoie au moins une fois à Barbey en parlant de l'un et de l'autre : lorsqu'il compare la redingote de Gourmont à celle de Barbey, pour mieux les distinguer l'une de l'autre⁴; lorsqu'il affirme qu'il eut l'idée de porter à l'écran *Le Chevalier des Touches* en pensant à Le Rouge⁵.

1. TADA9, p. 333. 2. *Id.*, p. 420. 3. TADA5, p. 206. 4. *Id.*, p. 332. 5. *Id.*, p. 201.

Queux (Maître)

Jean-André Le Rouge, le grand-oncle paternel du romancier populaire, était cuisinier à Neuville-au-Plain, comme l'atteste l'état civil de Valognes, en 1818. Riche sans doute de cette tradition familiale, Gustave Le Rouge était connu comme un fin gourmet et un cuisinier hors pair. L'attestent

au moins Jean Texcier et le docteur Marcel Hamon. De son côté, Francis Lacassin avance, à bon droit, que dans les volumes signés conjointement par Guitton et Le Rouge, la présence dans le texte d'une description de menu ou de repas permet à coup sûr d'attribuer le passage à Gustave Le Rouge.

Blaise Cendrars ne semble pas avoir été aussi fin gastronome. Son ami t'Serstevens s'étonne même de plusieurs passages de *L'Homme foudroyé* où, lors de son séjour à La Redonne, le poète insiste sur ses festins¹. Car sur ce terrain de la gueule, bien des choses semblent à nouveau séparer les deux écrivains ! Deux exemples tirés de *L'Homme foudroyé* méritent d'être évoqués.

Lorsque Cendrars évoque la fin prochaine de Le Rouge, il nous détaille longuement un menu qui paraît – au moins – spartiate, faisant en note référence au livre du docteur René Allendy : *Journal d'un médecin malade* (1944)². Ce renvoi peut surprendre. Certes, on sait par le docteur Hamon que Le Rouge mourut, en 1938, d'un « cancer à la prostate ». Sans doute son état, dans les dernières semaines, ne lui permettait guère de manger. Mais la référence de Cendrars ne renvoie pas à la maladie dernière de Le Rouge ; il s'agit plutôt d'une technique d'ascétisme, plus proche de son expérience mystique personnelle que du régime qu'on aurait imposé au romancier populaire...

On peut aussi s'étonner de ce que Cendrars rapporte sur le « plat de Lucullus », que lui aurait offert Le Rouge pour

fêter le contrat de l'adaptation cinématographique du *Mystérieux Docteur Cornélius*, qu'ils ne signèrent finalement pas³.

Tout ce passage sur les langues de merles, comme l'a bien vu Francis Lacassin, est un démarquage du roman de Le Rouge : *L'Astre d'épouvante*, dont Cendrars reçut un exemplaire dédié en 1928 ! Ainsi, de la même façon que Cendrars utilise *Le Mystérieux Docteur Cornélius* pour en faire *Kodak*, il utilise un autre roman de Le Rouge pour en faire un épisode de la vie du romancier populaire. Cette volonté de s'assimiler une œuvre pour la faire sienne, cette entreprise de digestion et de restitution, ne va pas sans inquiéter. Qu'est-ce qui, chez Le Rouge, fait peur à Cendrars au point qu'il ait besoin de se l'assimiler, de le digérer, pour mieux le travestir ?

On comprendra, du coup, qu'on ne puisse prendre qu'avec prudence l'information selon laquelle Le Rouge aurait écrit un « livre de cuisine », que Cendrars aurait « conseillé à tous [s]es amis⁴ ». Francis Lacassin, qui voit trop souvent Le Rouge à travers le filtre déformant du texte de Cendrars, fait un rapprochement au premier abord séduisant. Cet improbable « livre de cuisine » se serait intitulé *La Vieille France à table*, et aurait été publié chez Nilsson « entre le printemps 1914 et janvier 1928⁵ » ! Une telle précision étonne. De fait, dans le numéro de février 1928 de *Tryptique*, Jean Texcier parle des talents culinaires de Le Rouge et rappelle qu'il est l'« auteur de *La Vieille France à*

*table*⁶ »! Rien n'indique qu'il s'agit d'un livre de cuisine, ni que ce titre, inconnu de tous les catalogues, ait jamais été publié chez Nilsson! Sauf découverte inattendue, il paraît donc plus raisonnable de penser que cette *Vieille France à table* est le titre d'un article, historique et gastronomique, paru dans une revue qu'on n'a pu encore identifier. Quant au fameux « livre de cuisine », il se confond peut-être, simplement, avec le volume que Le Rouge publia, en 1923, chez Nilsson : *Savoir manger*, intéressante édition, abrégée mais commentée, de la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin.

1. ATS, p. 173. 2. TADA5, p. 185. 3. *Id.*, p. 181.
4. *Id.*, p. 179. 5. GLR1, p. 1313. 6. JT, p. 7.

Ratodrome

Le mot ratodrome apparaît plusieurs fois dans *L'Homme foudroyé*. Dans les premières pages, d'abord, lorsque Cendrars évoque ses souvenirs du front : il parle du « petit poste perdu » de La Croix, qui n'est guère occupé que la nuit, et, dit-il, que « nous, les vieux, continuions à appeler la cave, la Kasbah ou le ratodrome des Bleus en souvenir du bon vin que nous y avions bu [...] »¹. Le terme paraît prendre un sens tout différent lorsqu'il est utilisé, à plusieurs reprises, dans les *Rhapsodies gitanes*, en rapport avec Gustave Le Rouge, qui aurait habité un pavillon à Saint-Ouen, « qui faisait partie du lotissement du ratodrome »². Le terme, ici, est nettement dépréciatif ; il rend plus sordide encore

l'environnement dans lequel évolue le singulier « chinois ». Est-il besoin d'ajouter que Le Rouge n'a jamais habité Saint-Ouen, où il n'a jamais existé de lotissement du ratodrome? Cendrars, pourtant, n'invente pas tout, ce qui nous oblige – qu'on nous pardonne! – à raconter une histoire belge.

Gustave Xhrouet est né à Spa, en 1853. En 1865, son père s'installe comme boulanger dans le quartier des Batignolles. Le jeune Gustave devient cocher, et il s'enrichit de l'hippomobilisme jusqu'à ce que l'automobile tue son commerce. Déjà attiré par la capture des rats, qui peuvent infester les écuries, il prit modèle sur le « ratodrome » de Spa, qui prospérait à la fin du XIX^e, et créa son propre établissement à Neuilly, vers 1900, puis un deuxième à Saint-Ouen, quelques années plus tard. Les combats de chiens contre des rats attirèrent un public d'amateurs jusqu'aux années trente, avant que Gustave Xhrouet ne prenne sa retraite puis se retire, à l'Hospice belge de Courbevoie, où il mourut durant la seconde guerre.

Nul doute que Cendrars, qui place la « caravane-misère » dans la « zone » de Saint-Ouen, ne s'inspire du ratodrome de Gustave Xhrouet, qu'il a pu visiter. Il paraît probable, toutefois, qu'à ces possibles souvenirs personnels, s'ajoute une allusion tout droit sortie de la littérature populaire.

Le quinzième des *Poèmes élastiques* de Blaise Cendrars est intitulé *Fantomas*. Dans ce recueil, Cendrars fait allusion à pas moins de cinq titres de la série :

LE PAVILLON DU RATODROME

La Fille de Fantomas, Le Policier apache, La Série rouge, La Cravate de chanvre et Le Train perdu. Ce poème, publié dans le numéro de juin 1914 des *Soirées de Paris*, précède d'un mois une chronique d'Apollinaire célébrant le héros de Pierre Souvestre et Marcel Allain. D'autres poètes, Cocteau et Max Jacob notamment, furent fascinés, dès leur parution, par l'étrange poésie qui émanait des aventures de Fantomas. Mais Cendrars semble y avoir porté une attention toute particulière. Il paraît douteux qu'il ne se soit pas souvenu, en intitulant finalement *La Main coupée* le deuxième tome de son entreprise autobiographique, que c'était le titre du dixième épisode des aventures de Fantomas. Dans le vingt-troisième volume de la série : *Le Bouquet tragique*, le dixième chapitre s'intitule : *Les Clients du ratodrome*. Il paraît intéressant de suivre un instant Souvestre et Allain, et Zizi leur personnage : ce chapitre du *Bouquet tragique* paraît être le terreau où est né, dans l'imagination de Cendrars, le pavillon misérable de Gustave Le Rouge.

Zizi descend du chemin de fer de ceinture à la station de Saint-Ouen. Il remonte l'avenue de Saint-Ouen, franchit l'octroi et « après avoir parcouru quelques centaines de mètres³ », il

s'arrête à une petite porte, paie son entrée; il « venait de s'introduire dans un vaste enclos, aménagé sur les terrains de la zone⁴, entre les fortifications proprement dites et les premières maisons de Saint-Ouen ».

Le sinistre ratodrome du *Bouquet tragique* est un lieu indéfini et inquiétant où tout peut arriver, tant s'y mêlent la plus louche populace et des bourgeois venus s'encanaïller. Que Cendrars ait situé le pavillon de Le Rouge dans les parages du ratodrome de *Fantomas* paraît bien relever de la volonté de l'écrivain, et de l'image finalement dépréciative que celui-ci veut donner de celui qu'il met en scène, en le faisant habiter dans cette « lointaine banlieue » tout droit sortie de la littérature populaire, alors que Cendrars et Le Rouge étaient voisins, dans le quartier des Batignolles, lorsque le poète descendait chez Raymond, rue du Mont-Dore...

1. TADA5, p. 14. 2. *Id.*, p. 197. 3. F1, p. 582.

4. C'est nous qui soulignons.

Henri BORDILLON

SUITE ET FIN
AU PROCHAIN NUMÉRO...